

DISSENTING OPINION OF JUDGE MOROZOV

I voted against paragraphs 1, 2, 5 and 6 and in favour of paragraphs 3 and 4 of the operative part of the Judgment. Furthermore, there were some points in the reasoning which I could not accept, and I would like to explain the reasons for this.

1. I consider that the long-established rules of general international law relating to the privileges, inviolabilities and immunities of diplomatic and consular personnel are among those which are particularly important for the implementation of such basic principles of contemporary international law as the peaceful coexistence of countries with different political, social and economic structures. These rules are reflected in the Vienna Convention of 18 April 1961 on Diplomatic Relations and the Vienna Convention of 24 April 1963 on Consular Relations.

The obligations laid on the parties to the Conventions should be strictly observed and any violation of their provisions by any country should be immediately terminated.

2. But the Court will be competent to deal with the question of such violations at the request of one party to the dispute only if the *other* party in one or another of the forms provided by Article 36 or 37 of the Statute has expressed its agreement to refer the case to the Court. For the purposes of this dispute, which has been referred to the Court only by *one* party, it is necessary to notice that the two Optional Protocols to the two Vienna Conventions provide in Article I that :

“Disputes arising out of the interpretation or application of the Convention shall lie within the compulsory jurisdiction of the International Court of Justice and may accordingly be brought before the Court by an application made by any party to the dispute being a Party to the present Protocol.” (Emphasis added.)

The Optional Protocols were duly ratified by the United States and Iran.

3. It would therefore not have been necessary to undertake any further examination of the question of jurisdiction if the Court in operative paragraph 1 had limited itself to recognition of the fact that the Islamic Republic of Iran had violated several obligations owed by it *under the Vienna Conventions of 1961 and 1963*.

Instead, the Court qualified the actions of Iran as violations of its

OPINION DISSIDENTE DE M. MOROZOV

[Traduction]

J'ai voté contre les paragraphes 1, 2, 5 et 6 et pour les paragraphes 3 et 4 du dispositif de l'arrêt. En outre je n'ai pu accepter certains passages des motifs et je voudrais dire pourquoi.

1. J'estime que les règles du droit international général relatives aux privilèges, inviolabilités et immunités du personnel diplomatique et consulaire, règles consacrées par une longue pratique, sont des plus importantes pour la mise en œuvre de principes fondamentaux du droit international contemporain tels que celui de la coexistence pacifique entre pays à structures politiques, sociales et économiques différentes. Ces règles sont incorporées dans la convention de Vienne du 18 avril 1961 sur les relations diplomatiques et dans la convention de Vienne du 24 avril 1963 sur les relations consulaires.

Les obligations imposées aux parties par ces conventions doivent être strictement respectées et il doit être mis fin sans délai à toute violation de leurs dispositions par quelque pays que se soit.

2. Toutefois la Cour n'a compétence pour connaître d'une question relative à de telles violations, à la requête d'une seule des parties au différend, que si l'autre partie a exprimé, sous l'une ou l'autre des formes prévues aux articles 36 ou 37 du Statut, son consentement à ce que l'affaire soit portée devant la Cour. En ce qui concerne le présent différend, qui a été soumis à la Cour par *une seule* partie, il y a lieu de noter que les protocoles de signature facultative aux deux conventions de Vienne disposent en leur article I :

« Les différends relatifs à l'interprétation ou à l'application de la convention relèvent de la compétence obligatoire de la Cour internationale de Justice, qui, à ce titre, pourra être saisie *par une requête de toute partie au différend qui sera elle-même Partie au présent Protocole.* » (Les italiques sont de moi.)

Ces protocoles de signature facultative ont été dûment ratifiés par les Etats-Unis et par l'Iran.

3. Il n'aurait donc pas été nécessaire d'entreprendre ce nouvel examen de la question de compétence si, au paragraphe 1 du dispositif, la Cour s'était bornée à reconnaître que la République islamique d'Iran a violé plusieurs obligations dont elle est tenue *en vertu des conventions de Vienne de 1961 et de 1963.*

Mais la Cour a qualifié les actes de l'Iran de violations de ses obligations

obligations “*under international conventions in force between the two countries*” (emphasis added).

The formula adopted by the Court, read in combination with paragraphs 50, 51, 52, 53 and 54 of the Judgment, signifies recognition that the Treaty of Amity, Economic Relations, and Consular Rights between the United States and Iran of 1955 is an additional source for jurisdiction of the Court in the current case.

If one compares the text of Article I of the two Optional Protocols to the Vienna Conventions with the text of Article XXI (2) of the Treaty of 1955, one finds without difficulty that the latter text (unlike the Optional Protocols) does not provide for unconditional jurisdiction of the Court at the request of *only one party to the dispute*.

In its Memorial (p. 41) the Applicant concedes : “It is, of course, true that the text of Article XXI (2) does not provide in express terms that either party to a dispute may bring the case to the Court by unilateral application.”

Following passages of the Memorial contain references to the understanding allegedly reached between the United States of America and other countries on some bilateral treaties of the same type. According to the Agent of the United States of America, a number of countries understand that a formula analogous to Article XXI (2) of the Treaty gives to any party the right to submit a dispute to the Court by unilateral application.

But as is correctly said on page 42 of the same Memorial : “Iran is not, of course, bound by any understanding between the United States and third countries.” Thus the Applicant itself recognized that, legally speaking, the Treaty of Amity, Economic Relations, and Consular Rights of 1955 could not be used as a source of the Court’s jurisdiction.

In the light of the actions taken by the Government of the United States of America in November 1979 and further during the period from December 1979 to April 1980 – military invasion of the territory of Iran, a series of economic sanctions and other coercive measures which are, to say the least, *incompatible with such notions as amity* –, it is clear that the United States of America, according to commonly recognized principles of international law, has now deprived itself of any right to refer to the Treaty of 1955 in its relations with the Islamic Republic of Iran.

In an endeavour to show that provisions of the Treaty of 1955 may be considered as a source of jurisdiction in this case, the Court, in some of its reasoning, goes so far as to consider the actions of the United States of America as some kind of normal counter-measures, and overlooks the fact that they are incompatible not only with the Treaty of 1955 but with the provisions of general international law, including the Charter of the United Nations.

4. On the other hand, the formula used by the Court in paragraph 1 of the operative part of the Judgment, read in combination with paragraph 55

« *en vertu de conventions internationales en vigueur entre les deux pays* » (les italiques sont de moi.)

La formule adoptée par la Cour, rapprochée des paragraphes 50, 51, 52, 53, 54 de l'arrêt, revient à dire que le traité d'amitié, de commerce et de droits consulaires de 1955 entre les Etats-Unis et l'Iran est une autre source de compétence de la Cour en l'espèce.

Si l'on compare le texte de l'article I des deux protocoles de signature facultative aux conventions de Vienne au texte de l'article XXI, paragraphe 2, du traité de 1955, on voit aisément que ce dernier instrument – à la différence des protocoles de signature facultative – ne prévoit pas la compétence inconditionnelle de la Cour sur requête d'*une seule partie au différend*.

Dans son mémoire (p. 41), le demandeur a concédé : « Certes il n'est pas expressément prévu à l'article XXI, paragraphe 2, que l'une ou l'autre partie à un différend puisse porter celui-ci devant la Cour par requête unilatérale. »

La suite du mémoire contient des références à l'interprétation de certains traités bilatéraux du même type donnée, dit-on, d'un commun accord par les Etats-Unis d'Amérique et d'autres pays. D'après l'agent des Etats-Unis, divers pays estimerait qu'une formule analogue à celle de l'article XXI, paragraphe 2, du traité donne à toute partie le droit de saisir la Cour d'un différend par requête unilatérale.

Or, comme il est dit justement à la page 42 du mémoire : « Certes l'Iran n'est pas lié par une interprétation sur laquelle les Etats-Unis et des pays tiers sont tombés d'accord. » Le demandeur a donc reconnu lui-même que, du point de vue juridique, le traité d'amitié, de commerce et de droits consulaires de 1955 ne pouvait servir de fondement à la compétence de la Cour.

Compte tenu des actes accomplis par le Gouvernement des Etats-Unis d'Amérique en novembre 1979 et de décembre 1979 à avril 1980 – l'invasion militaire du territoire de l'Iran et une série de sanctions économiques et d'autres mesures coercitives qui sont pour le moins incompatibles avec des notions telles que l'amitié –, il est évident que, selon les principes communément reconnus du droit international, les Etats-Unis se sont désormais privés de tout droit d'invoquer le traité de 1955 dans leurs relations avec la République islamique d'Iran.

En s'efforçant de prouver que les dispositions du traité de 1955 peuvent être considérées comme une source de compétence en l'espèce, la Cour, dans certains de ses motifs, va jusqu'à considérer les actes des Etats-Unis d'Amérique comme étant en quelque sorte des contre-mesures normales et méconnaît qu'ils sont incompatibles non seulement avec le traité de 1955, mais aussi avec les dispositions du droit international général, y compris la Charte des Nations Unies.

4. Par ailleurs la formule utilisée par la Cour au paragraphe 1 du dispositif, rapprochée du paragraphe 55 des motifs et des paragraphes 5 et 6

of the reasoning and operative paragraphs 5 and 6, implies that the Court *only in the present Judgment* has decided not to enter into the question whether, in the particular circumstances of the case, Article 13 of the Convention of 1973 on the Prevention and Punishment of Crimes against Internationally Protected Persons including Diplomatic Agents “provides a basis for the exercise of the Court’s jurisdiction with respect” to the claims of the United States of America.

Taking into account the fact that in operative paragraph 6 the Court provides for a possible continuation of the case on a question of reparation, this implies that the Court does not exclude the possibility that the claim of the United States of America to found jurisdiction on the 1973 Convention might in future be re-examined. Therefore I am obliged to observe that the Convention of 1973 does not provide for the *unconditional* right of *one* party to a dispute to present an application to the Court. This right arises, according to Article 13 of the Convention, only if the other party in the course of six months has not accepted a request to organize an arbitration. The Memorial of the United States, as well as additional explanations given by Counsel for the United States at the public meeting of the Court on 20 March 1980, provide evidence that the United States Government never suggested to the Government of the Islamic Republic of Iran the organization of any arbitration as provided for by the Convention of 1973.

It is also necessary to take note that the 1973 Convention is not a substitute for either of the Vienna Conventions of 1961 and 1963 ; it was drawn up for the purpose of ensuring co-operation among States in their efforts to fight international terrorism.

The formula employed by the Court in operative paragraph 1, when read in combination with paragraph 91, serves also to level at Iran the unfounded allegation that it has violated the Charter of the United Nations and the Universal Declaration of Human Rights.

5. Paragraphs 2, 5 and 6 of the operative part of the Judgment relate to the question of the responsibility of the Islamic Republic of Iran towards the United States of America and the obligation of Iran to make reparation to the United States.

It is well known that, in accordance with the provisions of general international law, some violations of freely accepted international obligations may be followed by a duty to make compensation for the resultant damage.

But taking into account the extraordinary circumstances which occurred during the period of judicial deliberation on the case, when the Applicant itself committed many actions which caused enormous damage to the Islamic Republic of Iran, the Applicant has forfeited the legal right as well as the moral right to expect the Court to uphold any claim for reparation.

The situation in which the Court has carried on its judicial deliberations in the current case has no precedent in the whole history of the administration of international justice either before this Court, or before any international judicial institution.

du dispositif, implique que c'est *seulement dans le présent arrêt* que la Cour a décidé de ne pas rechercher si, dans les circonstances de l'espèce, l'article 13 de la convention de 1973 sur la prévention et la répression des infractions contre les personnes jouissant d'une protection internationale, y compris les agents diplomatiques, « peut servir de fondement à l'exercice de sa compétence pour connaître » des demandes des Etats-Unis d'Amérique.

La Cour prévoyant au paragraphe 6 du dispositif une reprise éventuelle de l'affaire sur une question de réparation, cela implique qu'elle n'exclut pas que la prétention des Etats-Unis de fonder la compétence sur la convention de 1973 puisse être réexaminée à l'avenir. Je me vois donc obligé de faire observer que la convention de 1973 ne prévoit pas le droit *inconditionnel* d'une partie à un différend de saisir la Cour d'une requête. En vertu de l'article 13 de la convention, ce droit ne prend naissance que si, dans un délai de six mois, l'autre partie n'a pas accepté une demande tendant à organiser un arbitrage. Le mémoire des Etats-Unis, de même que les explications complémentaires fournies par le conseil des Etats-Unis à l'audience du 20 mars 1980, attestent que le Gouvernement des Etats-Unis n'a jamais suggéré au Gouvernement de la République islamique d'Iran l'organisation d'un arbitrage comme le prévoit la convention de 1973.

Il convient aussi de noter que la convention de 1973 n'est pas destinée à se substituer à l'une ou l'autre des conventions de Vienne de 1961 et de 1963 ; elle a été élaborée afin d'assurer la coopération entre Etats dans la lutte contre le terrorisme international.

Enfin la formule utilisée par la Cour au paragraphe 1 du dispositif, rapprochée du paragraphe 91 des motifs, aboutit à accuser sans fondement l'Iran d'avoir violé la Charte des Nations Unies et la déclaration universelle des droits de l'homme.

5. Les paragraphes 2, 5 et 6 du dispositif de l'arrêt ont trait à la question de la responsabilité de la République islamique d'Iran envers les Etats-Unis d'Amérique et de l'obligation de l'Iran de faire réparation aux Etats-Unis.

Il est bien connu que, selon le droit international général, des violations d'obligations internationales librement souscrites peuvent entraîner une obligation de dédommager de leurs conséquences.

Mais étant donné les événements extraordinaires survenus pendant le délibéré judiciaire, au cours duquel on a vu le demandeur lui-même commettre de nombreux actes causant de graves dommages à la République islamique d'Iran, le demandeur a perdu, sur le plan juridique comme sur le plan moral, le droit d'attendre de la Cour qu'elle donne suite à aucune demande de réparation.

La situation dans laquelle la Cour a procédé à son délibéré judiciaire en l'espèce est sans précédent dans toute l'histoire de l'administration de la justice internationale, aussi bien devant la présente Cour que devant toute autre instance judiciaire internationale.

While declaring its intention to settle the dispute between the United States of America and the Islamic Republic of Iran exclusively by peaceful means, and presenting its Application to the Court, the Applicant in fact simultaneously acted contrary to its own declaration, and committed a series of grave violations of the provisions of general international law and the Charter of the United Nations. Pending the Judgment of the Court these violations included unilateral economic sanctions and many other coercive measures against Iran, and culminated in a military attack on the territory of the Islamic Republic of Iran.

One element of these violations was the decision to freeze Iranian assets in the United States, which, according to press and broadcast reports, amount to some 12 billion dollars. On 7 April 1980 new measures were taken by the President of the United States with the future disposal of the frozen assets by the American authorities in view. In the letter from the Deputy Agent of the United States of 15 April 1980, these actions of the President were explained particularly by the necessity to make an inventory and by the idea that the calculation might "well be useful in further proceedings before the Court as to the amount of reparations owed by Iran". But in this letter the Deputy Agent failed to comment on the *crucial* point of the statement of the President of the United States on 7 April 1980, which undoubtedly shows that the real purpose of his order relating to Iranian frozen assets is to use them in accordance with decisions which would be taken in a domestic framework by the United States itself.

In the statement of the President of the United States of 7 April 1980 we read :

"3. The Secretary of the Treasury will make a formal inventory of the assets of the Iranian Government which were frozen by my previous order and also make a census or inventory of the outstanding claims of American citizens and corporations against the Government of Iran. *This accounting of claims will aid in designing a program against Iran for the hostages, the hostage families and other US claimants. We are now preparing legislation which will be introduced in the Congress to facilitate processing and paying of these claims.*" (Emphasis added.)

In the context of the statement, this implies that the United States is acting as a "judge" in its own cause. It should be noted that, according to a communication published in the *International Herald Tribune* on 19-20 April 1980, the above-mentioned request to the United States Congress included a provision to "*reimburse the United States for military costs because of the hostage crisis*" (emphasis added).

6. Furthermore, despite the fact that the Security Council did not adopt the suggestion of the United States to order sanctions against the Islamic Republic of Iran, the Government of the United States decided not only to undertake unilaterally all these sanctions but also to take some additional coercive measures.

In these completely unusual circumstances, it is not possible to include

En même temps qu'il proclamait son intention de régler exclusivement par des moyens pacifiques le différend entre les deux Etats, et qu'il saisissait la Cour d'une requête, le demandeur a en fait agi à l'encontre de ses propres déclarations et commis une série de violations graves des dispositions du droit international général et de la Charte des Nations Unies. Pendant la période d'attente de la décision de la Cour, ces violations ont consisté en sanctions économiques unilatérales et en nombre d'autres mesures coercitives contre l'Iran et elles ont eu pour couronnement une attaque militaire contre le territoire de la République islamique d'Iran.

Il y a eu entre autres la décision de bloquer les avoirs iraniens aux Etats-Unis qui, d'après la presse et la radiodiffusion, représenteraient quelque 12 milliards de dollars. Le 7 avril 1980 le président des Etats-Unis a adopté des mesures additionnelles en vue de permettre aux autorités des Etats-Unis de disposer ultérieurement des avoirs bloqués. Dans la lettre de l'agent adjoint des Etats-Unis en date du 15 avril 1980, ces actes du Président ont été expliqués notamment par la nécessité de procéder à un inventaire et à « un calcul qui se révéleront sans doute utiles dans la suite de la procédure devant la Cour en ce qui concerne le montant de la réparation due par l'Iran ». Mais la lettre de l'agent adjoint ne touche pas le point *crucial* de la déclaration faite le 7 avril 1980 par le président des Etats-Unis, laquelle montre sans conteste que le but réel du blocage des avoirs iraniens est de les utiliser conformément à des décisions à prendre par les Etats-Unis eux-mêmes sur le plan interne.

Dans la déclaration du président des Etats-Unis en date du 7 avril 1980, on peut lire :

« 3. Le secrétaire au Trésor fera un inventaire officiel des avoirs du Gouvernement iranien bloqués en vertu de mon ordre antérieur et il procédera également au recensement ou à l'inventaire des réclamations de citoyens ou de sociétés américaines contre le Gouvernement de l'Iran. *Ce relevé aidera à mettre au point un plan d'action contre l'Iran au profit des otages, de leurs familles et des autres réclamants américains. Nous sommes en train de préparer une législation qui sera soumise au Congrès pour faciliter l'examen et le règlement de ces réclamations.* » (Les italiques sont de moi.)

Dans le contexte, cela implique que les Etats-Unis agissent comme juge et partie. On notera que, d'après un article paru dans l'*International Herald Tribune* des 19-20 avril 1980, la proposition soumise au Congrès des Etats-Unis prévoit une disposition visant à « *rembourser les Etats-Unis de leurs dépenses militaires entraînées par la crise des otages* » (les italiques sont de moi).

6. Au surplus, bien que le Conseil de sécurité n'ait pas adopté les sanctions suggérées par les Etats-Unis contre la République islamique d'Iran, le Gouvernement des Etats-Unis a décidé, non seulement d'appliquer unilatéralement toutes ces sanctions, mais de prendre en outre certaines mesures de coercition.

Dans ces circonstances tout à fait insolites, rien n'autorisait à inclure

in the Judgment any provisions establishing the responsibility of the Islamic Republic of Iran towards the United States of America and a duty to make reparation, as is done in paragraphs 2, 5 and 6 of the operative part of the Judgment. The Court has disregarded the unlawfulness of the above-mentioned actions of the United States of America and has consequently said nothing about the Applicant's responsibility for those actions to the Islamic Republic of Iran.

Operative paragraph 6 of the Judgment, which provides that the "form and amount of such reparation, failing agreement between the Parties, shall be settled by the Court" and "reserves for this purpose the subsequent procedure in the case", does not affect my objection. Even if these provisions are detached from operative paragraph 5, and read only with operative paragraph 2, it is still apparent that the Court has recognized an imperative duty on the part of Iran to make reparation to the United States.

It has been mentioned that the absence of Iran from the judicial proceedings allegedly created an obstacle to considering its possible counter-claims against the United States of America. But the wholly unilateral actions committed by the United States of America against Iran simultaneously with the judicial proceedings were clearly proved by documents presented at the request of the Court by the Applicant itself, and there was no legal obstacle to the Court's taking this evidence into account *proprio motu* under Article 53 of the Statute, at least when considering the question of responsibility.

7. Some parts of the reasoning of the Judgment described the circumstances of the case in what I find to be an incorrect or one-sided way.

It is not my intention to refer to all those paragraphs in the reasoning which I could not accept. Accordingly I confine myself to the inclusion in this opinion of the points which, it seems to me, are the most important.

8. I was unable to accept paragraphs 32, 93 and 94. The language used by the Court in those paragraphs does not give a full and correct description of the actions of the United States which took place on the territory of the Islamic Republic of Iran on 24-25 April 1980. Some of the wording used by the Court for its description of the events follows uncritically the terminology used in the statement made by the President of the United States on 25 April 1980, in which various attempts were made to justify, from the point of view of international law, the so-called rescue operation. But even when the President's statement is quoted, some parts thereof, which are important for a correct assessment of those events, are omitted.

What happened in reality? During the night of 24-25 April 1980 armed units of the military forces of the United States committed an invasion of the territory of the Islamic Republic of Iran. In accordance with the statement of the President of the United States of 25 April 1980, the planning of this invasion "*began shortly after our Embassy was seized . . . this complex operation had to be the product of intensive training and repeated*

dans l'arrêt des dispositions relatives à la responsabilité de la République islamique d'Iran envers les Etats-Unis d'Amérique et à l'obligation de réparer, comme on en trouve aux paragraphes 2, 5 et 6 du dispositif. La Cour, ne tenant pas compte du caractère illicite des actes susmentionnés des Etats-Unis d'Amérique ne dit rien de la responsabilité du demandeur envers la République islamique d'Iran découlant de ces actes.

Le paragraphe 6 du dispositif de l'arrêt, qui énonce que « les formes et le montant de cette réparation seront réglés par la Cour, au cas où les parties ne pourraient se mettre d'accord à ce sujet, et réserve à cet effet la suite de la procédure », ne change rien à mes objections. Même si on le détache du paragraphe 5 et si on le rapproche uniquement du paragraphe 2, il reste évident que la Cour reconnaît l'obligation impérative de l'Iran de faire réparation aux Etats-Unis.

Il a été prétendu que l'absence de l'Iran à l'instance empêchait de prendre en considération ses éventuelles demandes reconventionnelles contre les Etats-Unis. Mais les actes parfaitement unilatéraux des Etats-Unis contre l'Iran pendant la procédure sont clairement établis par des documents présentés sur requête de la Cour par le demandeur lui-même ; au moins dans son examen de la question de la responsabilité, rien en droit n'interdisait à la Cour de tenir compte de ces éléments de preuve sur sa propre initiative en vertu de l'article 53 de son Statut.

7. Certaines parties des *motifs* décrivent les circonstances de l'affaire d'une manière que j'estime inexacte ou tendancieuse.

Je n'ai pas l'intention de citer tous les paragraphes des motifs que je ne puis accepter. Je me bornerai à faire état des points qui me paraissent les plus importants.

8. Je n'ai pu accepter les paragraphes 32, 93 et 94. La façon dont la Cour les a rédigés ne donne pas une description complète et correcte des actions menées par les Etats-Unis sur le territoire de la République islamique d'Iran les 24-25 avril 1980. Certains des termes utilisés par la Cour pour décrire ces événements empruntent sans critique à la terminologie de la déclaration du 25 avril 1980 dans laquelle le président des Etats-Unis a essayé de justifier de diverses façons, sur le plan du droit international, la prétendue opération de sauvetage. Mais, même lorsque la déclaration du président est citée, certains passages très importants pour l'appréciation correcte des événements en sont omis.

Que s'est-il passé en réalité ? Dans la nuit du 24 au 25 avril 1980, des unités armées des forces militaires des Etats-Unis ont envahi le territoire de la République islamique d'Iran. Selon la déclaration faite le 25 avril 1980 par le président des Etats-Unis, les préparatifs de cette invasion « *ont commencé peu de temps après la prise de notre ambassade ... cette opération complexe devait être précédée d'une préparation et d'un entraînement inten-*

rehearsal” (emphasis added). This means, first, that almost simultaneously with its filing of the Application with a view to settling the dispute by peaceful means, the United States started preparing for settlement of the dispute by the use of armed force, and, secondly, that it proceeded to carry out its plan while the Judgment of the Court was still pending.

It is a well-known fact that in the course of the period preceding the military invasion, the United States concentrated naval forces near the shore of Iran, including *an aircraft-carrier*, the *Nimitz*. And in the statement of the United States Secretary of Defense on 25 April 1980 we read : “*The second helicopter [which participated in the invasion] had difficulties, reversed course, and landed aboard the carrier Nimitz in the Arabian Sea.*” (Emphasis added.)

The Court requested the United States Agent to present documents related to the events of 24-25 April, and they were officially transmitted to it. Among them is the text of a report made by the United States to the Security Council on 25 April “pursuant to Article 51 of the Charter of the United Nations”. In that report the United States maintained that the “mission” had been carried out “in exercise of its inherent right of self-defense”.

The question of a military invasion committed by one Member of the United Nations against another should of course be considered on every occasion by the Security Council of the United Nations, in accordance with its exclusive competence as provided by the Charter of the United Nations.

But, as has been observed, the invasion of the territory of Iran was committed by the United States in a period of judicial deliberation, and was directed (at least according to the explanation given by the United States) not toward the settlement of the dispute in a peaceful way, for example, by negotiations or similar means (which could take place in parallel with judicial proceedings), but *by force*.

In my view, the Court should not, in this completely unusual situation, have limited itself to stating that “an operation undertaken in those circumstances, from whatever motive, is of a kind calculated to undermine respect for the judicial process in international relations” and to “recall[ing] that in paragraph 47, 1 B, of its Order of 15 December 1979 the Court had indicated that no action was to be taken by either party which might aggravate the tension between the two countries” (par. 93). At the same time the Court said that “the question of the legality of the operation of 24 April 1980, under the Charter of the United Nations and under general international law”, is not “before the Court” and that “It follows that the findings reached by the Court in this Judgment are not affected by that operation” (par. 94).

I consider that, without any prejudice to the above-mentioned exclusive competence of the Security Council, the Court, from a purely legal point of view, could have drawn attention to the undeniable legal fact that Article 51 of the Charter, establishing the right of self-defence, may be invoked

sifs et de plusieurs répétitions » (les italiques sont de moi). Cela signifie, premièrement, que, presque en même temps qu'ils déposaient leur requête visant à régler le différend par des voies pacifiques, les Etats-Unis ont entamé des préparatifs pour le trancher par la force armée et, deuxièmement, qu'ils sont passés à l'exécution alors que la décision de la Cour était en suspens.

C'est un fait bien connu que, pendant la période qui a précédé l'invasion militaire, les Etats-Unis ont concentré près des côtes de l'Iran des forces navales, y compris *le porte-avions Nimitz*. On lit dans la déclaration faite le 25 avril 1980 par le secrétaire à la Défense des Etats-Unis : « *Le deuxième hélicoptère* [qui participait à l'invasion] *a eu des difficultés, a rebroussé chemin et s'est posé sur le porte-avions Nimitz en mer Arabe.* » (Les italiques sont de moi.)

La Cour ayant demandé à l'agent des Etats-Unis de lui communiquer des documents sur les événements des 24-25 avril, ces documents lui ont été officiellement transmis. Parmi eux se trouve un rapport adressé par les Etats-Unis au Conseil de sécurité le 25 avril « en application de l'article 51 de la Charte des Nations Unies ». Dans ce rapport les Etats-Unis soutiennent que, s'ils ont entrepris la « mission », c'était « dans l'exercice de leur droit naturel de légitime défense ».

Certes la question d'une invasion militaire commise par un Membre des Nations Unies contre un autre doit être examinée chaque fois par le Conseil de sécurité dans l'exercice de la compétence exclusive qu'il tient de la Charte.

Pendant, comme je l'ai dit, l'invasion du territoire iranien a été commise par les Etats-Unis alors que le délibéré judiciaire était en cours et elle avait pour but – au moins selon l'explication donnée par les Etats-Unis – de régler le différend non par des moyens pacifiques tels que des négociations ou autres méthodes de ce genre pouvant être employées parallèlement à la procédure judiciaire, mais *par la force*.

A mon avis, dans cette situation tout à fait inhabituelle, la Cour ne saurait se contenter de « faire observer que, quels qu'en soient les motifs, une opération entreprise dans ces circonstances est de nature à nuire au respect du règlement judiciaire dans les relations internationales » et de « rappeler qu'au paragraphe 47, 1 B, de son ordonnance du 15 décembre 1979 elle avait indiqué qu'aucune mesure de nature à aggraver la tension entre les deux pays ne devait être prise » (par. 93). Elle déclare aussi « qu'elle n'est pas saisie de la question du caractère licite ou illicite de l'opération du 24 avril 1980 au regard de la Charte des Nations Unies et du droit international général » et qu'« il s'ensuit que les conclusions auxquelles la Cour est parvenue dans le présent arrêt ne sont pas modifiées du fait de cette opération » (par. 94).

J'estime que, sans préjudice de la compétence exclusive du Conseil de sécurité rappelée ci-dessus, la Cour, d'un point de vue strictement juridique, aurait pu attirer l'attention sur le fait juridique incontestable que l'article 51 de la Charte prévoyant le droit de légitime défense ne saurait

only "if an armed attack occurs against a Member of the United Nations". It should have added that in the documentation officially presented by the United States to the Court in response to its request relating to the events of 24-25 April 1980 there is no evidence that any armed attack had occurred against the United States.

Furthermore, some indication should have been included in the Judgment that the Court considers that settlement of the dispute between the United States and the Islamic Republic of Iran should be reached exclusively by peaceful means.

9. Among the paragraphs of the reasoning which I described in point 7 above as incorrect or one-sided is paragraph 88, which deals with the authorization extended to the former Shah to come to New York. This authorization was extended to him even though the United States Government was well aware that he was considered by the Government and people of the Islamic Republic of Iran as a person whom the United States had restored to the throne after overthrowing the legitimate government of Dr. Mossadegh, and as a man who had committed the gravest crimes having been responsible for the torture and execution of thousands of Iranians. His admission to the United States, and the subsequent refusal to extradite him, were thus real provocations and not, as the Judgment suggests, merely ordinary acts which just happened to give rise to a "feeling of offence".

(Signed) P. MOROZOV.

être invoqué que « dans le cas où un Membre des Nations Unies est l'objet d'une agression armée ». Elle aurait dû ajouter que, dans les documents que les Etats-Unis lui ont officiellement communiqués sur sa demande au sujet des événements des 24-25 avril 1980, rien n'établit que les Etats-Unis aient été l'objet d'une agression armée.

En outre la Cour aurait dû indiquer d'une manière ou d'une autre dans son arrêt qu'elle considère que le règlement du différend entre les Etats-Unis et la République islamique d'Iran doit être obtenu exclusivement par des moyens pacifiques.

9. Parmi les passages des motifs de l'arrêt que j'ai qualifiés au paragraphe 7 ci-dessus d'inexactes ou de tendancieux il y a ce qui est dit au paragraphe 88 quant à l'autorisation donnée à l'ancien Chah de se rendre à New York. Cette autorisation lui a été accordée bien que le Gouvernement des Etats-Unis sût parfaitement qu'il était considéré par le Gouvernement et le peuple de la République islamique d'Iran comme ayant été remis sur le trône par les Etats-Unis après qu'ils eurent renversé le gouvernement légitime de M. Mossadegh et comme ayant commis les crimes les plus graves, s'étant rendu responsable de la torture et de l'exécution de milliers d'Iraniens. Son admission aux Etats-Unis et le refus de l'extrader constituaient donc de véritables provocations et non point seulement, comme le suggère l'arrêt, des actes ordinaires ayant simplement donné lieu à un « sentiment d'offense ».

(Signé) P. MOROZOV.